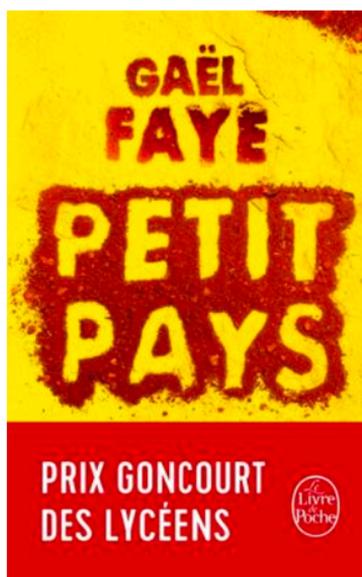


GAËL FAYE

Le Livre de Poche

Petit pays

ROMAN



GRASSET

Le Livre de Poche remercie les éditions PIRANHA
pour la parution de cet extrait

L'éditeur remercie Catherine Nabokov
d'avoir contribué à la publication de cet ouvrage.

© Éditions Grasset & Fasquelle, 2016.
ISBN : 978-2-253-07044-3 – 1^{re} publication LGF

Pour Jacqueline

Prologue

Je ne sais vraiment pas comment cette histoire a commencé.

Papa nous avait pourtant tout expliqué, un jour, dans la camionnette.

— Vous voyez, au Burundi c'est comme au Rwanda. Il y a trois groupes différents, on appelle ça les ethnies. Les Hutu sont les plus nombreux, ils sont petits avec de gros nez.

— Comme Donatien ? j'avais demandé.

— Non, lui c'est un Zaïrois, c'est pas pareil. Comme Prothé, par exemple, notre cuisinier. Il y a aussi les Twa, les pygmées. Eux, passons, ils sont quelques-uns seulement, on va dire qu'ils ne comptent pas. Et puis il y a les Tutsi, comme votre maman. Ils sont beaucoup moins nombreux que les Hutu, ils sont grands et maigres avec des nez fins et on ne sait jamais ce qu'ils ont dans la tête. Toi, Gabriel, avait-il dit en me pointant du doigt, tu es un vrai Tutsi, on ne sait jamais ce que tu penses.

Là, moi non plus je ne savais pas ce que je pensais. De toute façon, que peut-on penser de tout ça ? Alors j'ai demandé :

— La guerre entre les Tutsi et les Hutu, c'est parce qu'ils n'ont pas le même territoire ?

— Non, ça n'est pas ça, ils ont le même pays.

— Alors... ils n'ont pas la même langue ?

— Si, ils parlent la même langue.

— Alors, ils n'ont pas le même dieu ?

— Si, ils ont le même dieu.

— Alors... pourquoi se font-ils la guerre ?

— Parce qu'ils n'ont pas le même nez.

La discussion s'était arrêtée là. C'était quand même étrange cette affaire. Je crois que Papa non plus n'y comprenait pas grand-chose. À partir de ce jour-là, j'ai commencé à regarder le nez et la taille des gens dans la rue. Quand on faisait des courses dans le centre-ville, avec ma petite sœur Ana, on essayait discrètement de deviner qui était Hutu ou Tutsi. On chuchotait :

— Lui avec le pantalon blanc, c'est un Hutu, il est petit avec un gros nez.

— Ouais, et lui là-bas, avec le chapeau, il est immense, tout maigre avec un nez tout fin, c'est un Tutsi.

— Et lui, là-bas, avec la chemise rayée, c'est un Hutu.

— Mais non, regarde, il est grand et maigre.

— Oui, mais il a un gros nez !

C'est là qu'on s'est mis à douter de cette histoire d'ethnies. Et puis, Papa ne voulait pas qu'on en parle. Pour lui, les enfants ne devaient pas se mêler

de politique. Mais on n'a pas pu faire autrement. Cette étrange atmosphère enflait de jour en jour. Même à l'école, les copains commençaient à se chamailler à tout bout de champ en se traitant de Hutu ou de Tutsi. Pendant la projection de *Cyrano de Bergerac*, on a même entendu un élève dire : « Regardez, c'est un Tutsi, avec son nez. » Le fond de l'air avait changé. Peu importe le nez qu'on avait, on pouvait le sentir.

Il m'obsède, ce retour. Pas un jour sans que le pays ne se rappelle à moi. Un bruit furtif, une odeur diffuse, une lumière d'après-midi, un geste, un silence parfois suffisent à réveiller le souvenir de l'enfance. « Tu n'y trouveras rien, à part des fantômes et un tas de ruines », ne cesse de me répéter Ana, qui ne veut plus jamais entendre parler de ce « pays maudit ». Je l'écoute. Je la crois. Elle a toujours été plus lucide que moi. Alors je chasse cette idée de ma tête. Je décide une bonne fois pour toutes que je n'y retournerai plus. Ma vie est ici. En France.

Je n'habite plus nulle part. Habiter signifie se fondre charnellement dans la topographie d'un lieu, l'anfractuosité de l'environnement. Ici, rien de tout ça. Je ne fais que passer. Je loge. Je crèche. Je squatte. Ma cité est dortoir et fonctionnelle. Mon appartement sent la peinture fraîche et le linoléum neuf. Mes voisins sont de parfaits inconnus, on s'évite cordialement dans la cage d'escalier.

Je vis et travaille en région parisienne. Saint-Quentin-en-Yvelines. RER C. Une ville nouvelle, comme une

vie sans passé. Il m'a fallu des années pour m'intégrer, comme on dit. Avoir un emploi stable, un appartement, des loisirs, des relations amicales.

J'aime faire des rencontres sur Internet. Des histoires d'un soir ou de quelques semaines. Les filles qui sortent avec moi sont toutes différentes, plus belles les unes que les autres. Je m'enivre à les écouter parler d'elles, à sentir le parfum de leurs cheveux, avant de m'abandonner totalement dans le coton de leurs bras, de leurs jambes, de leurs corps. Aucune d'entre elles n'oublie de me poser la même question lancinante, toujours au premier rendez-vous, d'ailleurs. « De quelle origine es-tu ? » Question banale. Convenue. Passage quasi obligé pour aller plus loin dans la relation. Ma peau caramel est souvent sommée de montrer patte blanche en déclinant son pedigree. « Je suis un être humain. » Ma réponse les agace. Pourtant, je ne cherche pas à les provoquer. Ni même à paraître pédant ou philosophe. Quand j'étais haut comme trois mangues, j'avais déjà décidé de ne plus jamais me définir.

La soirée se poursuit. Ma technique est bien huilée. Elles parlent. Elles aiment que je les écoute. Je m'imbibe. Je m'inonde. Je me submerge d'alcool fort et me débarrasse de ma sincérité. Je deviens un chasseur redoutable. Je les fais rire. Je les séduis. Pour m'amuser, je reviens sur la question des origines. J'entretiens volontairement le mystère. On joue au chat et à la souris. Je réponds avec un cynisme froid que mon identité pèse son poids de cadavres. Elles ne relèvent pas. Elles veulent de la légèreté. Elles me regardent avec des yeux de biche. J'ai envie d'elles. Parfois, elles se

donnent à moi. Elles me prennent pour un original. Je ne les amuse qu'un temps.

Il m'obsède, ce retour, je le repousse, indéfiniment, toujours plus loin. Une peur de retrouver des vérités enfouies, des cauchemars laissés sur le seuil de mon pays natal. Depuis vingt ans je reviens ; la nuit en rêve, le jour en songe ; dans mon quartier, dans cette impasse où je vivais heureux avec ma famille et mes amis. L'enfance m'a laissé des marques dont je ne sais que faire. Dans les bons jours, je me dis que c'est là que je puise ma force et ma sensibilité. Quand je suis au fond de ma bouteille vide, j'y vois la cause de mon inadaptation au monde.

Ma vie ressemble à une longue divagation. Tout m'intéresse. Rien ne me passionne. Il me manque le sel des obsessions. Je suis de la race des vautrés, de la moyenne molle. Je me pince, parfois. Je m'observe en société, au travail, avec mes collègues de bureau. Est-ce bien moi, ce type dans le miroir de l'ascenseur ? Ce garçon près de la machine à café qui se force à rire ? Je ne me reconnais pas. Je viens de si loin que je suis encore étonné d'être là. Mes collègues parlent de la météo et du programme télé. Je ne les écoute plus. Je respire mal. J'élargis le col de ma chemise. J'ai le corps emmaillotté. J'observe mes chaussures cirées, elles brillent, me renvoient un reflet décevant. Que sont devenus mes pieds ? Ils se cachent. Je ne les ai plus jamais vus se promener à l'air libre. Je m'approche de la fenêtre. Le ciel est bas. Il pleut un crachin gris et gluant, il n'y a aucun manguier dans le petit parc coincé entre le centre commercial et les lignes de chemin de fer.

Ce soir-là, en sortant du travail, je cours me réfugier dans le premier bar, en face de la gare. Je m'assois devant le baby-foot et je commande un whisky pour fêter mes trente-trois ans. Je tente de joindre Ana sur son portable, elle ne répond pas. Je m'acharne. Compose son numéro à plusieurs reprises. Je finis par me rappeler qu'elle est en voyage d'affaires à Londres. Je veux lui raconter, lui dire pour le coup de fil de ce matin. Ça doit être un signe du destin. Je dois y retourner. Ne serait-ce que pour en avoir le cœur net. Solder une bonne fois pour toutes cette histoire qui me hante. Refermer la porte derrière moi, pour toujours. Je commande un autre whisky. Le bruit de la télévision au-dessus du bar couvre un instant le cours de ma pensée. Une chaîne d'infos en continu diffuse des images d'êtres humains fuyant la guerre. J'observe leurs embarcations de fortune accoster sur le sol européen. Les enfants qui en sortent sont transis de froid, affamés, déshydratés. Ils jouent leur vie sur le terrain de la folie du monde. Je les regarde, confortablement installé là, dans la tribune présidentielle, un whisky à la main. L'opinion publique pensera qu'ils ont fui l'enfer pour trouver l'Eldorado. Foutaises ! On ne dira rien du pays en eux. La poésie n'est pas de l'information. Pourtant, c'est la seule chose qu'un être humain retiendra de son passage sur terre. Je détourne le regard de ces images, elles disent le réel, pas la vérité. Ces enfants l'écriront peut-être, un jour. Je me sens triste comme une aire d'autoroute vide en hiver. C'est chaque fois la même chose, le jour de mon anniversaire,

une lourde mélancolie s'abat sur moi comme une pluie tropicale quand je repense à Papa, Maman, les copains, et à cette fête d'éternité autour du crocodile éventré au fond du jardin...

Je ne connaîtrai jamais les véritables raisons de la séparation de mes parents. Il devait pourtant y avoir un profond malentendu dès le départ. Un vice de fabrication dans leur rencontre, un astérisque que personne n'avait vu, ou voulu voir. Au temps d'avant, mes parents étaient jeunes et beaux. Des cœurs gonflés d'espoir comme le soleil des indépendances. Fal-lait voir ! Le jour de leur mariage, Papa n'en revenait pas de lui avoir passé la bague au doigt. Bien sûr, il avait un certain charme, le paternel, avec ses yeux verts tranchants, ses cheveux châtain clair veinés de blond et sa stature de Viking. Mais il n'arrivait pas à la cheville de Maman. Et c'était quelque chose, les chevilles de Maman ! Ça inaugurerait de longues jambes effilées qui mettaient des fusils dans le regard des femmes et des persiennes entrouvertes devant celui des hommes. Papa était un petit Français du Jura, arrivé en Afrique par hasard pour effectuer son service civil, il venait d'un patelin dans les montagnes qui ressemblait à s'y méprendre aux paysages du Burundi, mais chez lui, il n'y en avait pas, des femmes

avec l'allure de Maman, des roseaux d'eau douce à la silhouette fuselée, des beautés sveltes comme des gratte-ciel à la peau noire ébène et aux grands yeux de vaches Ankole. Fallait entendre ! Le jour de leur mariage, une rumba insouciant s'échappait de guitares mal accordées, le bonheur sifflotait des airs de cha-cha-cha sous un ciel piqué d'étoiles. C'était tout vu ! Y avait plus qu'à ! Aimer. Vivre. Rire. Exister. Toujours tout droit, sans s'arrêter, jusqu'au bout de la piste et même un peu plus.

Seulement mes parents étaient des adolescents paumés à qui l'on demande subitement de devenir des adultes responsables. Ils sortaient à peine de leur puberté, de leurs hormones, de leurs nuits blanches, qu'il fallait déjà débarrasser les cadavres de bouteilles sifflées, vider les culs de joints des cendriers, ranger dans leur pochette les vinyles de rock psychédélique, plier les pantalons pattes d'eph et les chemises indiennes. La cloche avait sonné. Les enfants, les impôts, les obligations, les soucis sont arrivés, trop tôt, trop vite, et avec eux le doute et les coupeurs de route, les dictateurs et les coups d'État, les programmes d'ajustements structurels, les renoncements aux idéaux, les matins qui peinent à se lever, le soleil qui traîne chaque jour un peu plus dans son lit. Le réel s'est imposé. Rude. Féroce. La nonchalance des débuts s'est muée en cadence tyrannique comme le tic-tac implacable d'une pendule. Le naturel s'est pris pour un boomerang et mes parents l'ont reçu en plein visage, comprenant qu'ils avaient confondu le désir et l'amour, et que chacun avait fabriqué les qualités de l'autre. Ils n'avaient pas partagé leurs rêves,

simplement leurs illusions. Un rêve, ils en avaient eu un chacun, à soi, égoïste, et ils n'étaient pas prêts à combler les attentes de l'autre.

Mais au temps d'avant, avant tout ça, avant ce que je vais raconter et tout le reste, c'était le bonheur, la vie sans se l'expliquer. L'existence était telle qu'elle était, telle qu'elle avait toujours été et que je voulais qu'elle reste. Un doux sommeil, paisible, sans moustique qui vient danser à l'oreille, sans cette pluie de questions qui a fini par tambouriner la tête de ma tête. Au temps du bonheur, si l'on me demandait « Comment ça va ? », je répondais toujours « Ça va ! ». Du tac au tac. Le bonheur, ça t'évite de réfléchir. C'est par la suite que je me suis mis à considérer la question. À soupeser le pour et le contre. À esquiver, à opiner vaguement du chef. D'ailleurs, tout le pays s'y était mis. Les gens ne répondaient plus que par « Ça va un peu ». Parce que la vie ne pouvait plus aller complètement bien après tout ce qui nous était arrivé.

Le début de la fin du bonheur, je crois que ça remonte à ce jour de la Saint-Nicolas, sur la grande terrasse de Jacques, à Bukavu, au Zaïre. Une fois par mois, on lui rendait visite, au vieux Jacques, c'était devenu une habitude. Ce jour-là, Maman nous a accompagnés alors qu'elle ne parlait plus trop à Papa depuis quelques semaines. Avant de partir, nous sommes passés à la banque récupérer des devises. En sortant, Papa a dit : « Nous sommes millionnaires ! » Au Zaïre de Mobutu, la dévaluation de la monnaie était telle qu'on achetait un verre d'eau potable avec des billets de cinq millions.

Dès le poste-frontière, on changeait de monde. La retenue burundaise laissait place au tumulte zaïrois. Dans cette foule turbulente, les gens sympathisaient, s'interpellaient, s'invectivaient comme dans une foire au bétail. Des gosses bruyants et crasseux lorgnaient les rétroviseurs, les essuie-glaces et les jantes salies par les éclaboussures de flaques d'eau stagnante, des chèvres se proposaient en brochettes pour quelques brouettes d'argent, des filles-mères slalomaient entre

les files de camions de marchandises et de minibus collés pare-chocs contre pare-chocs pour vendre à la sauvette des œufs durs à tremper dans du gros sel et des arachides pimentées en sachet, des mendiants aux jambes tirebouchonnées par la polio réclamaient quelques millions pour survivre aux fâcheuses conséquences de la chute du mur de Berlin et un pasteur, debout sur le capot de sa Mercedes bringuebalante, annonçait à tue-tête l'imminence de la fin des temps avec, à la main, une bible en swahili reliée en cuir de python royal. Dans la guérite rouillée, un soldat assoupi agitait mollement un chasse-mouches. Les effluves de gasoil mêlés à l'air chaud asséchaient le gosier du fonctionnaire, non payé depuis des lustres. Sur les routes, d'immenses cratères formés à l'endroit d'anciens nids-de-poule malmenaient les voitures. Mais cela n'empêchait nullement le douanier d'inspecter méticuleusement chacune d'elles en vérifiant l'adhérence des pneus, le niveau d'eau dans le moteur, le bon fonctionnement des clignotants. Si le véhicule ne révélait aucune des défaillances espérées, le douanier exigeait un livret de baptême ou de première communion pour entrer sur le territoire.

Cet après-midi-là, de guerre lasse, Papa a fini par donner le pot-de-vin qu'appelaient toutes ces manœuvres grotesques. La barrière s'est enfin soulevée et nous avons poursuivi notre chemin dans la fumée que dégageaient les sources d'eau chaude au bord de la route.

Entre la petite ville d'Uvira et Bukavu, nous nous sommes arrêtés dans des gargotes pour acheter des beignets à la banane et des cornets de termites frits.

Sur la devanture des bouis-bouis étaient accrochés toutes sortes d'écriteaux fantasques : « Au Fouquet's des Champs-Élysées », « Snack-bar Giscard d'Estaing », « Restaurant fête comme chez vous ». Quand Papa a sorti son Polaroid pour immortaliser ces enseignes et célébrer l'inventivité locale, Maman a *tchipé* et lui a reproché de s'émerveiller d'un exotisme pour blancs.

Après avoir manqué d'écraser une multitude de coqs, de canards et d'enfants, nous sommes arrivés à Bukavu, sorte de jardin d'Éden sur les rives du lac Kivu, vestige Art déco d'une ville anciennement futuriste. Chez Jacques, la table était dressée, prête à nous accueillir. Il avait commandé des gambas fraîchement arrivées de Mombassa. Papa exultait :

— Ça ne vaut pas un bon plateau d'huîtres, mais ça fait du bien de manger de bonnes choses de temps en temps !

— De quoi te plains-tu, Michel ? On te nourrit mal à la maison ? a dit Maman sans tendresse.

— Oui ! Ce con de Prothé m'oblige à ingurgiter ses féculents d'Africain tous les midis. Si encore il savait faire cuire une entrecôte correctement !

— M'en parle pas, Michel ! a enchaîné Jacques. Mon macaque en cuisine fait tout griller sous prétexte que ça tue les parasites. Je ne sais même plus ce que c'est qu'un bon steak saignant. Vivement que je rentre à Bruxelles me faire une cure d'amibes !

Éclat de rire général. Seuls Ana et moi restions silencieux en bout de table. J'avais dix ans, elle en avait sept. C'est peut-être pour cette raison que l'humour de Jacques nous échappait. De toute

manière, nous avions interdiction formelle de parler, à moins que l'on s'adresse à nous. C'était une règle d'or quand nous étions invités quelque part. Papa ne supportait pas que les enfants se mêlent aux conversations des grandes personnes. Surtout pas chez Jacques, qui était comme un second père pour lui, un modèle, au point qu'il reprenait, sans même s'en rendre compte, ses expressions, ses mimiques et jusqu'aux inflexions de sa voix. « C'est lui qui m'a appris l'Afrique ! » répétait-il souvent à Maman.

Penché sous la table pour se protéger du vent, Jacques a allumé une cigarette avec son Zippo en argent gravé de deux cerfs. Puis il s'est redressé, quelques volutes se sont échappées de ses narines, et, pendant un instant, il a observé le lac Kivu. De sa terrasse, on apercevait un chapelet d'îlots perdus au loin. Et au-delà, sur une autre rive du lac, se trouvait la ville de Cyangugu, au Rwanda. Maman avait l'œil accroché à cet au-delà. Des pensées lourdes devaient la traverser chaque fois que nous déjeunions chez Jacques. Le Rwanda, son pays quitté en 1963 pendant une nuit de massacre, à la lueur des flammes qui embrasaient la maison familiale, ce pays où elle n'était jamais retournée depuis ses quatre ans, était là, à quelques encablures, presque à portée de main.

Dans le jardin de Jacques, l'herbe était impeccablement tondue par un vieux jardinier qui agitait son coupe-coupe dans de grands mouvements de balancier, comme un swing de golf. Devant nous, des colibris vert métallisé s'affairaient à butiner le nectar des hibiscus rouge, offrant un remarquable ballet. Un couple de grues couronnées déambulait à l'ombre

des citronniers et des goyaviers. Le jardin de Jacques grouillait de vie, éclatait de couleurs, diffusait un doux parfum de citronnelle. Avec son mélange de boiseries rares issues de la forêt de Nyungwe et de roche noire et poreuse provenant du volcan Nyiragongo, sa maison ressemblait à un chalet suisse.

Jacques a fait tinter la clochette sur la table et le cuisinier est arrivé aussitôt. Sa tenue, une toque et un tablier blanc, détonnait avec ses pieds nus et crevassés.

— Remets-nous trois Primus et débarrasse un peu ce foutoir ! a ordonné Jacques.

— Comment vas-tu, Évariste ? a demandé Maman au cuisinier.

— Grâce à Dieu ça va un peu, Madame !

— Laisse Dieu où il est, s'il te plaît ! a rétorqué Jacques. Ça va parce qu'il reste encore quelques blancs au Zaïre pour faire tourner la boutique. Sans moi, tu mendierais comme tous les autres de ton espèce !

— Quand je parle de Dieu, je parle de toi, patron ! a répliqué le cuisinier avec malice.

— Te fous pas de ma gueule, macaque !

Ils se sont mis à rire ensemble et Jacques a continué :

— Quand je pense que je n'ai jamais su garder une bonne femme plus de trois jours et que ça fait trente-cinq ans que je me coltine ce chimpanzé !

— Tu aurais dû m'épouser, patron !

— *Funga kinwa !* Et va nous chercher ces bières au lieu de dire des conneries ! a dit Jacques dans un

nouvel éclat de rire suivi d'un raclement de gorge qui m'a donné envie de rendre mes gambas.

Le cuisinier est reparti en chantonnant un air religieux. Jacques a soufflé énergiquement dans un mouchoir en tissu brodé à ses initiales, il a repris sa cigarette, a fait tomber un peu de cendres sur le parquet verni, et s'est adressé à Papa :

— La dernière fois que j'étais en Belgique, les toubibs m'ont dit qu'il fallait que je stoppe la clope, sans quoi j'allais y passer. J'ai tout connu, ici : les guerres, les pillages, les pénuries, Bob Denard et Kolwezi, trente ans de connerie de « zaïrinisation », et c'est la cigarette qui va m'avoir ! Nom de Dieu !

Des taches de vieillesse parsemaient ses mains et son crâne dégarni. C'était la première fois que je le voyais en short. Ses jambes glabres, laiteuses, contrastaient avec la peau brûlée de ses avant-bras et de son visage buriné par le soleil ; on aurait dit que son corps était un assemblage de pièces hétéroclites.

— Ils ont peut-être raison, les docteurs, tu devrais ralentir, a dit Maman, inquiète. Trois paquets par jour, c'est beaucoup, mon Jacques.

— Tu ne vas pas t'y mettre, toi aussi, a dit Jacques tout en continuant de s'adresser à Papa comme si Maman n'était pas là. Mon père fumait comme un pompier, il a vécu jusqu'à nonante-cinq ans. Et j'te parle pas de la vie qu'il a eue. C'était une autre paire de manches, le Congo, à l'époque de Léopold II ! Un castard, mon père ! C'est lui qui a construit la ligne de chemin de fer Kabalo-Kalemi. Ligne qui ne marche plus depuis bien longtemps d'ailleurs, comme

tout le reste dans ce foutu pays. Quel bordel, je te jure !

— Pourquoi tu ne vendrais pas tout ? Viens t'installer à Bujumbura. La vie est agréable là-bas, a dit Papa, avec cet enthousiasme qu'il pouvait avoir quand il émettait spontanément une idée pour la première fois. J'ai plein de chantiers et je reçois des appels d'offres en pagaille. En ce moment, il y a du fric !

— Tout vendre ? Arrête tes conneries ! Ma sœur m'appelle sans arrêt pour que je la rejoigne en Belgique. Elle me dit : « Rentre, Jacques, ça va mal se terminer pour toi. Avec les Zaïrois, ça finit toujours par des pillages et des lynchages de blancs. » Tu me vois, moi, dans un appartement à Ixelles ? Je n'ai jamais vécu là-bas, qu'est-ce que tu veux que j'y foute, à mon âge ? La première fois que j'ai mis les pieds en Belgique, j'avais vingt-cinq ans et deux balles dans le bide, reçues dans une embuscade quand on chassait le communiste au Katanga. Je suis passé sur le billard, on m'a recousu et je suis revenu ici illico presto. Je suis plus zaïrois que les nègres, moi. Je suis né ici et je mourrai ici ! Bujumbura, ça me va quelques semaines, je signe deux trois marchés, je serre la main à quelques grands *bwanas*, je fais le tour des popotes et des vieux copains et je rentre ici. Vraiment, les Burundais, très peu pour moi. Les Zaïrois, au moins, c'est facile à comprendre. Un *matabish-bakchich*, et c'est reparti ! Les Burundais ? Ces gens-là ! Ils se grattent l'oreille gauche avec la main droite...

— C'est ce que je répète sans cesse à Michel, a dit Maman. Moi aussi je n'en peux plus de ce pays.

— Toi c'est pas pareil, Yvonne, a rétorqué Papa, agacé. Tu rêves de vivre à Paris, c'est ton idée fixe.

— Oui, ça serait bien pour toi, pour moi, pour les enfants. C'est quoi notre avenir, à Bujumbura ? Tu peux me dire ? À part cette minable petite vie ?

— Ne commence pas, Yvonne ! C'est de ton pays que tu parles.

— Non non non non non... Mon pays c'est le Rwanda ! Là, en face, devant toi. Le Rwanda. Je suis une réfugiée, Michel. C'est ce que j'ai toujours été aux yeux des Burundais. Ils me l'ont bien fait comprendre avec leurs insultes, leurs insinuations, leurs quotas pour les étrangers et leurs *numerus clausus* à l'école. Alors laisse-moi penser ce que je veux du Burundi !

— Écoute, ma chérie, a dit Papa d'un ton qui se voulait apaisant. Regarde autour de toi. Ces montagnes, ces lacs, cette nature. On vit dans de belles maisons, on a des domestiques, de l'espace pour les enfants, un bon climat, les affaires ne marchent pas trop mal pour nous. Qu'est-ce que tu veux d'autre ? Tu n'auras jamais tout ce luxe en Europe. Crois-moi ! C'est très loin d'être le paradis que tu imagines. Pourquoi penses-tu que je construis ma vie ici depuis vingt ans ? Pourquoi penses-tu que Jacques préfère rester dans cette région plutôt que rentrer en Belgique ? Ici, nous sommes des privilégiés. Là-bas, nous ne serons personne. Pourquoi tu refuses de l'entendre ?

— Tu causes, tu causes, mais je connais l'envers du décor, ici. Quand tu vois la douceur des collines, je sais la misère de ceux qui les peuplent. Quand tu t'émerveilles de la beauté des lacs, je respire déjà le

méthane qui dort sous les eaux. Tu as fui la quiétude de ta France pour trouver l'aventure en Afrique. Grand bien te fasse ! Moi je cherche la sécurité que je n'ai jamais eue, le confort d'élever mes enfants dans un pays où l'on ne craint pas de mourir parce qu'on est...

— Arrête, Yvonne, avec tes inquiétudes et ton délire de persécution. Tu dramatises toujours tout. Tu as le passeport français, maintenant, tu n'as rien à craindre. Tu vis dans une villa à Bujumbura, pas dans un camp de réfugiés, donc évite les grands discours, s'il te plaît !

— Je me fiche bien de ton passeport, il ne change rien à l'affaire, à cette menace qui rôde partout. L'histoire dont je parle ne t'intéresse pas, Michel, elle ne t'a jamais intéressé. Tu es venu ici chercher un terrain de jeux pour prolonger tes rêves d'enfant gâté d'Occident...

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu me saoules, franchement ! Beaucoup d'Africaines rêveraient d'être à ta place...

Maman a fixé Papa si durement qu'il n'a pas osé achever sa phrase. Puis, très calme, elle a poursuivi :

— Tu ne te rends même plus compte de ce que tu dis, mon pauvre Michel. Un conseil : ne t'essaye pas au racisme, toi l'ancien hippie baba cool, ça ne te va pas du tout. Laisse ça à Jacques et aux autres vrais colons.

Jacques s'est étouffé d'un coup avec sa fumée de cigarette. Maman s'en foutait, elle s'était levée, avait jeté sa serviette au visage de Papa et était partie. Le cuisinier est arrivé au même instant, un sourire

insolent aux lèvres, les Primus sur un plateau en plastique.

— Yvonne ! Reviens immédiatement ! Excuse-toi tout de suite auprès de Jacques ! a crié mon père, les fesses légèrement décollées de la chaise et les deux poings sur la table.

— Laisse tomber, Michel, a dit Jacques. Les bonnes femmes...